The image features a white background with abstract, hand-drawn lines in blue and grey. The blue line starts from the top left, loops down, and then goes back up. The grey line starts from the top left, loops down, and then goes back up. The text 'Contrepoint' is written in a large, bold, red, sans-serif font, appearing twice. The first instance is partially cut off at the top, and the second instance is partially cut off at the bottom. The text is positioned in the center of the image.

Contrepoint

Contrepoint

Contrepoint • No.1 • 2019
La revue européenne
des traducteurs littéraires
du CEATL

Sommaire

Le mot de la rédaction	3
Les droits humains des traducteurs ? <i>Morten Visby</i>	6
Objets trouvés Écrire et lire en traduction <i>Frank Wynne</i>	8
Tout savoir sur le Conseil d'administration <i>Lara Hölbling Matković</i>	12
Grands combats Œuvrer pour le droit d'auteur <i>Bjørn Herrman</i>	14
Traduire entre « petites » langues D'une langue celtique à une autre <i>Máire Nic Mhaoláin</i>	17
Nouvelles d'Europe Ne jamais perdre espoir. Un point sur l'association roumaine ARTLIT <i>Lavinia Braniște</i>	21

Nouvelles d'Europe À l'assaut des moulins à vent. La charge de l'association macédonienne MATA	23
<i>Marija Spirkovska & Kalina Janeva</i>	
Dreaming Murakami Un pont entre langage et imaginaire	27
<i>Nitesh Anjaan & Juliane Wammen</i>	
Les défis qui attendent Marije de Bie Entretien avec la nouvelle directrice de la Maison des traducteurs d'Amsterdam	31
<i>Hanneke van der Heijden & Gertrud Maes</i>	
La « clic-liste » du CEATL Des liens vers le monde de la traduction	35
Mentions légales	37

Le mot de la rédaction

C'est pour nous une grande joie de vous présenter le premier numéro de *Contrepoint*, la revue en ligne du CEATL, qui paraîtra deux fois par an en anglais et en français.

Le Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) rassemble les associations de traducteurs littéraires de 29 pays et représente environ 10 000 traducteurs, de l'Islande à la Turquie, de la Lituanie au Portugal.

En tant que traducteurs littéraires européens, nous avons beaucoup en commun : notre profession, l'art de la traduction littéraire, notre amour des langues et de la littérature. Au-delà des pages des livres sur lesquels nous travaillons, nous partageons le même rôle culturel et économique dans le monde de l'édition. Les traductions constituent une part importante des livres publiés chaque année, et nous sommes nombreux à participer activement au choix des titres traduits, à présenter de « nouveaux » auteurs et à œuvrer pour la promotion de la littérature traduite. Pourtant, où

que nous exerçons en Europe, notre position économique reste précaire.

Sur une aire géographique aussi vaste que la nôtre, les différences entre nous abondent aussi. Nous travaillons dans une grande variété de langues, de sphères culturelles et de traditions littéraires. Les conditions de travail pour les traducteurs varient énormément d'un pays à l'autre, au gré des circonstances économiques, des traditions nationales, des pratiques en matière de droit d'auteur, de la taille des lectorats et du rôle de la littérature traduite. Et si les évolutions mondiales de l'édition nous affectent tous de plus en plus, les effets ressentis ne sont pas les mêmes partout.

Avec *Contrepoint*, nous espérons aborder les sujets qui unissent les traducteurs de toute l'Europe et au-delà, aussi bien que les questions spécifiques à certains. Nous vous raconterons ce qui se passe au sein du CEATL et nous regarderons à l'extérieur. Nous présenterons des articles sur les traducteurs et la traduction, et évoquerons plus largement le contexte culturel, artistique et économique de notre métier.

“Avec Contrepoint, nous espérons aborder les sujets qui unissent les traducteurs de toute l’Europe et au-delà, aussi bien que les questions spécifiques à certains.”

Ce premier numéro s’ouvre sur un article du président du CEATL, Morten Visby, qui traite des traducteurs littéraires et des droits humains. Les associations qui nous ont rejoints le plus récemment, celles de Roumanie et de Macédoine, exposent les nombreux défis qui les attendent. Le groupe de travail « Droit d’auteur » du CEATL nous donne un aperçu de ses activités, et la secrétaire générale, Lara Hölbling Matković, présente le Conseil d’administration.

Les traductions de l’anglais vers d’autres « grandes » langues constituent la vaste majorité des ouvrages traduits. La prise de conscience de l’importance des traductions des « petites » langues est encore assez récente. Máire Nic Mhaoláin, traductrice notamment de gallois et d’irlandais, inaugure une série sur la traduction depuis et entre les langues de petite diffusion. Frank Wynne, nous conte ensuite la tâche écrasante qui lui a été confiée : compiler une anthologie de nouvelles du monde entier traduites en anglais. Le réalisateur Nitesh Anjaan, pour sa part, a tenté de cerner la nature de la traduction littéraire

dans son portrait filmé de Mette Holm, traductrice danoise de Murakami. Enfin, Marije de Bie, ancienne éditrice et nouvelle directrice de la Maison des traducteurs d’Amsterdam, parle des dynamiques en jeu dans l’édition et du rôle des traducteurs littéraires.

Nous espérons que *Contrepoint* sera précisément ce que dit son titre : un lieu où des voix indépendantes et parfois contrastées se retrouvent pour former un ensemble plus fort et plus captivant, à l’image de la traduction littéraire elle-même.

Commentaires et suggestions sont les bienvenus à editors@ceatl.eu pour ce numéro et ceux à venir. Nous vous souhaitons une agréable lecture.

**Hanneke van der Heijden,
Anne Larchet &
Juliane Wammen**



Hanneke van der Heijden est traductrice littéraire et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un [blog sur la littérature turque](#). Diplômée (MA) en Linguistique et théorie littéraire et en Langues et littératures turques, elle a été membre du CA de l'Association des traducteurs de Turquie ([ÇEVİRİ](#)), qu'elle représente toujours auprès du CEATL.

Hanneke van der Heijden
Photo: Archives privées



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais. Titulaire d'un BA en Arabe et en Espagnol et diplômée en Langues appliquées et Études interculturelles ainsi qu'en droit espagnol, elle a bénéficié d'une bourse de séjour à l'Université américaine du Caire. Membre du Comité exécutif de l'[ITIA](#) (Association des traducteurs et interprètes d'Irlande) depuis 2012, elle est éditrice du magazine en ligne [ITIA Bulletin](#).

Anne Larchet
Photo: Martin de Haan



Juliane Wammen est traductrice littéraire d'anglais et de norvégien en danois. Titulaire d'un MA en Littérature comparée et en Anthropologie, elle est seconde déléguée au CEATL où elle représente l'[Association des traducteurs du Danemark](#). Elle est également membre du Comité des attributions de bourses du Conseil des arts du Danemark et coéditrice de [Babelfisken](#), un magazine en ligne danois consacré à la traduction littéraire..

Juliane Wammen
Photo: Tim Flohr Sørensen

Les droits humains des traducteurs ?

Morten Visby

En tant que président du CEATL, je suis heureux de pouvoir dire quelques mots au sujet d'un débat en cours au sein du Conseil, un débat qui touche selon moi à l'essence même de notre association. Le Conseil traite au quotidien un certain nombre de questions souvent triviales, parfois cruciales : devons-nous soutenir telle ou telle campagne pour le respect du droit d'auteur dans les bibliothèques, faut-il critiquer le programme Europe Créative, comment réagir aux dernières absurdités du *Moniteur belge* ?

Tenir compte des spécificités

Lors de notre dernière Assemblée générale à Copenhague, les actuels délégués du CEATL, qui représentent 28 pays européens, ont mandaté le Conseil pour rédiger une déclaration relative aux droits humains des traducteurs littéraires. En un sens, cela pourrait être une tâche relativement aisée, car de nombreuses organisations civiques axées comme nous sur l'art, le langage et la littérature ont publié des déclarations sur la liberté d'expression et les droits humains des auteurs et des artistes. Des déclarations sur lesquelles le CEATL pourrait sans

doute s'appuyer. Cependant, lors des premières discussions qui ont eu lieu au sein du Conseil après l'AG, il est apparu que nous voulions rédiger une déclaration qui concerne la situation spécifique des traducteurs littéraires, et non celle des auteurs en général. Et c'est là que les choses se compliquent.

En effet, bien que les traducteurs littéraires partagent les préoccupations des autres auteurs et artistes en matière de liberté d'expression, par exemple, force est de constater que la traduction soulève des questions légèrement différentes. Quand on parle de la liberté d'expression des traducteurs littéraires, de quelle liberté parle-t-on ? Et de qui est-ce l'expression ? De l'auteur d'origine ? Ou bien faut-il distinguer celle du traducteur, qu'on doit également protéger contre l'oppression et la coercition dans un contexte culturel et politique ? Qu'advient-il si nous calquons notre liberté d'expression sur celle de l'auteur ? Si les traducteurs littéraires ont le contrôle de leur propre écriture, ils sont également soumis à un processus de révision et d'édition que peu d'entre eux ont la possibilité ou



Morten Visby est traducteur littéraire de l'anglais, du norvégien et de l'allemand en danois et ancien président de l'Association des traducteurs littéraires du Danemark. Il a travaillé plusieurs années dans le domaine politique du droit d'auteur et du copyright et est actuellement président de la Société des auteurs du Danemark et président du CEATL.

Morten Visby
Photo: Ildikó Lőrinszky

même le souhait de maîtriser. S'agit-il de censure ? Le processus de traduction implique d'importantes modifications de l'œuvre originale pour s'adapter au contexte culturel et, parfois, au public visé. De plus, les traducteurs travaillent sur commande et expriment donc des idées et des opinions qu'ils ne partagent pas nécessairement.

Atteintes à la liberté d'expression

Comment distinguer dans tout cela où se situe le droit du traducteur à s'exprimer librement, sans crainte ni censure ? Sachant que la dynamique du marché du livre et les politiques culturelles limitent souvent la possibilité de traduire des voix littéraires qu'on souhaiterait faire entendre, on peut également se demander si cela constitue une violation de la liberté d'expression des traducteurs. Même si cette dernière question peut sembler un peu excessive, elle montre, je l'espère, qu'il n'existe pas de définition tranchée de la portée des droits humains des traducteurs.

Autant de questions qui expliquent les difficultés éprouvées par le Conseil pour remplir ce mandat. Mais c'est

un processus intéressant, et nous espérons parvenir à rédiger un projet de déclaration d'ici la prochaine AG qui se tiendra à Norwich. Je tiens naturellement à souligner que les « complications » évoquées ne signifient nullement que le CEATL n'est pas pleinement engagé en faveur des droits humains des traducteurs. Loin de moi l'idée qu'il ne soit pas nécessaire de défendre nos droits. Bien au contraire. En Europe comme dans le reste du monde, certains de nos confrères sont persécutés pour leurs activités littéraires, de même que certains phénomènes sont susceptibles de limiter la diversité culturelle de la littérature mondiale. C'est un sujet auquel le CEATL sera toujours sensible. Mais avant de rédiger une déclaration relative aux droits humains et à la liberté d'expression des traducteurs littéraires, nous devons veiller à ce qu'elle traite réellement des problèmes et des réalités auxquels nous sommes confrontés. Si le CEATL ne se penche pas sur ces questions, personne ne le fera. Nous en reparlerons à Norwich lors de l'AG annuelle du CEATL.

Objets trouvés

Écrire et lire en traduction

Frank Wynne

Il y a deux ans, il m'a été proposé d'éditer une anthologie de nouvelles traduites en anglais. Ma mission consistait à sélectionner cent nouvelles pouvant représenter au total un volume de mille pages. Afin de restreindre le budget des droits, au moins quarante pour cent des œuvres et de leur traduction devaient être dans le domaine public, mais à part cela, j'étais libre d'interpréter la consigne à ma guise. L'éditeur suggérait d'intituler l'ouvrage *Found in Translation* (« Trouvé à la traduction »). Bien qu'un peu réticent au départ, je finis par reconnaître dans ce titre une déclaration d'intention, car peu de tropes m'exaspèrent autant que l'expression galvaudée *lost in translation* (« perdu à la traduction ») que les critiques à court d'inspiration emploient systématiquement pour parler de « littérature du monde », croyant qu'une allusion furtive à Robert Frost conférerait de la gravité à leurs propos. Si cette mode journalistique relève selon moi de la paresse intellectuelle, c'est précisément parce que la célèbre formule de Frost ne veut pas dire que la traduction est impossible. Elle souligne seulement le fait que certains

aspects linguistiques (les sonorités, les rimes, le rythme, etc.) n'ont pas de correspondance directe d'une langue à l'autre. Frost ne fut pas le premier à émettre cette idée ; Shelley l'avait même mieux exprimée un siècle auparavant en écrivant : « La plante doit renaître de sa semence, ou elle ne portera pas de fleur et c'est là que l'on sent tout le poids de la malédiction de Babel. » En matière de traduction littéraire, la question n'est donc pas de savoir ce qui est perdu, mais ce qui est *trouvé* ; la traduction consiste à cultiver soigneusement une semence étrangère pour qu'elle puisse reflorir dans une autre langue.

J'acceptai la mission avec un enthousiasme naïf, emballé par la perspective de présenter la nouvelle sous toutes ses formes à travers le monde. Ce n'est qu'après avoir signé le contrat que je commençai à me demander à quoi allait ressembler cet ouvrage et que je pris conscience de l'ampleur terrifiante de la tâche.

Pour commencer, il va de soi qu'il n'existe pas de palmarès des 100 Meilleures nouvelles, qu'elles soient



Frank Wynne est traducteur littéraire du français et de l'espagnol, couronné par plusieurs prix, et écrivain. Il se qualifie lui-même de « terribleman ».

Frank Wynne
Photo: Nick Bradshaw

traduites ou non. Toute anthologie est par nature subjective. Pour effectuer une sélection, je devais d'abord lire. Évidemment, il est impossible de lire *toutes* les nouvelles jamais traduites. Dès lors, comment déterminer si j'en avais lu assez ? Maintenant que le livre est publié, je connais la réponse : on n'en a *jamais* lu assez.

L'inconnu inconnu

Il me semblait que certains écrivains devaient *absolument* figurer dans l'ouvrage, des auteurs qui, au fil des siècles, ont inventé et réinventé l'art de la nouvelle : Cervantès et Guy de Maupassant, Tchekhov et Thomas Mann, Borges et Karen Blixen. Mais en commençant d'une main tâtonnante à dresser une liste, je me retrouvai confronté aux limites de mon ignorance. Il y a quelques années, Donald Rumsfeld fut copieusement raillé pour avoir estimé que le savoir se composait du connu connu, de l'inconnu connu et, mieux encore, de l'inconnu inconnu. Et pourtant, cela résumait parfaitement mon problème : il y avait les auteurs et les cultures que je connaissais bien, ceux dont je

savais ne pas avoir une connaissance approfondie et, surtout, ceux dont je ne savais même pas que j'ignorais tout. Je décidai donc d'aller puiser dans le savoir collectif du monde de la traduction littéraire : les traducteurs que je connais personnellement, ceux que je ne croise que dans des groupes sur Facebook ou ailleurs, ainsi que des éditeurs, des écrivains et des lecteurs susceptibles de me suggérer des auteurs et des ouvrages à lire. Je reçus des centaines de recommandations et j'eus des conversations et des querelles sans fin avec des amis attachés à défendre telle œuvre ou tel écrivain, avec des lecteurs passionnément convaincus que X était le meilleur auteur de nouvelles jamais connu et avec d'autres affirmant de façon tout aussi catégorique que X était follement surestimé.

Pendant les douze mois et quelque que je passai à lire, je ressentis l'excitation de découvrir des voix qui m'étaient inconnues et le plaisir ineffable de redécouvrir des auteurs (souvent dans de nouvelles traductions). Il s'avéra qu'éditer une anthologie est comme un concentré de la vie du lecteur, un voyage

rempli de révélations saisissantes et de déceptions occasionnelles, lorsqu'un auteur lu il y a des années ne résiste pas tout à fait à l'épreuve du temps.

Voix nouvelles

Puisqu'une anthologie ne saurait être parfaite, je décidai d'emblée que mon bric-à-brac serait d'une *ambitieuse* imperfection et regrouperait autant de langues, d'époques et de cultures que je pourrais caser sous sa couverture. Quelle exaltation j'éprouvai à la découverte de « The Stone Guest », magnifique récit d'Hamid Ismailov, traduit de l'ouzbek par Shelley Fairweather ! Je ne peux naturellement prétendre qu'il s'agisse de la *meilleure* nouvelle jamais écrite dans cette langue, puis la culture

ouzbek, comme tant d'autres, est peu représentée dans les traductions anglaises. Mais je tenais à ce que cette anthologie fasse entendre des voix nouvelles pour moi et, je l'espère, pour les lecteurs. Mon interminable liste de départ, qui comptait près de 300 œuvres, fut peu à peu ramenée à 160, puis, à mesure que nous obtenions les droits, fut enfin réduite à 100. Certaines histoires sélectionnées ne purent figurer dans l'ouvrage, soit que les droits nous en soient refusés, soit que leur détenteur – souvent un agent littéraire – réclame plus d'argent que ne le permettait notre budget. Il arriva également que l'auteur d'une traduction déjà publiée veuille revoir sa copie, mais ne parvienne pas à le faire à temps.



Found in Translation
Photo: Tim Flohr Sørensen

Found in Translation est donc le fruit d'un mélange d'inspiration, de conseils, de recommandations, de compromis et de nombreux mois de lecture. Bien que je comprenne un certain nombre de langues, je décidai de ne pas lire les originaux, car pour deux tiers des nouvelles je n'avais accès qu'aux traductions. Si, comme l'a dit Susan Sontag, la traduction est « le système circulatoire des littératures du monde », alors les traducteurs sont le cœur palpitant qui permet aux histoires de circuler par-delà les frontières et les océans. Leur tâche est aussi simple qu'apparemment impossible : pour citer Günter Grass, « la traduction transforme tout afin que rien ne change ». Il ne s'agit pas de trouver des termes équivalents (puisque'il n'existe jamais d'équivalence exacte), mais d'évaluer le poids des mots tout en s'efforçant de préserver la cadence et le rythme d'une phrase, de réinventer un calembour, de faire entendre une voix qui prend vie

sur la page. Ce qui m'incita à choisir un écrivain ou une œuvre, c'est le travail méticuleux du traducteur pour « trouver » l'auteur en anglais, c'est l'impact – émotionnel, intellectuel, viscéral – de la nouvelle, qu'il s'agisse du rendu magistral de « The Birch Grove » (« Le Bois de bouleaux », de Jaroslaw Iwaszkiewicz) par Antonia Lloyd Jones ou de la version hilarante de « Gimpel the Fool » (« Gimpel le naïf », d'Isaac Bashevis Singer) par Saul Bellow. J'espère que cette anthologie – ou, pour employer le terme que je préfère, ce « bric-à-brac » d'objets trouvés, déterrés, récupérés, qui se bousculent et s'entrechoquent dans un joyeux tintamarre pour tenter d'attirer l'attention – se montre à la hauteur du défi lancé par Robert Graves :

« Une bonne anthologie dispense tous les remèdes aux troubles mentaux les plus courants et peut être employée à titre aussi bien préventif que curatif. »

“Les traducteurs sont le coeur palpitant qui permet aux histoires de circuler par-delà les frontières et les océans”

Tout savoir sur le Conseil d'administration

Lara Hölbling Matković

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas les rouages internes du CEATL, voici une présentation du Conseil et de son travail.

Le Conseil d'administration du CEATL est généralement composé de cinq ou six membres. L'idée est de disposer d'une équipe harmonieusement répartie sur le plan géographique, afin de bien représenter la diversité des langues et des cultures.

L'équipe actuellement en poste est constituée du Président Morten Visby (Danemark), du Vice-président Bjørn Herrman (Norvège), du Trésorier Shaun Whiteside (Royaume-Uni), de la Secrétaire Kateřina Klabanová (République tchèque) et de la Secrétaire générale Lara Hölbling Matković (Croatie).

En dehors des tâches habituelles liées à la gestion d'une association, les membres du CA ont chacun leur domaine de prédilection : Morten et Bjørn travaillent d'arrache-pied sur les politiques en matière de droit d'auteur, Shaun participe activement à la création

d'une plate-forme pour présenter les meilleures pratiques, Kateřina est la cheville ouvrière de notre projet « petites langues » et Lara s'efforce d'étendre la portée du CEATL en encourageant les membres potentiels et/ou en difficulté.

Les membres du CA sont en contact quotidien par e-mail, mais tâchent également de se réunir deux ou trois fois par an, de préférence en personne, et à défaut par visioconférence. L'une de ces réunions se tient toujours la veille de l'Assemblée générale. Cette année, à Norwich, ils devront notamment préparer l'élection du Conseil pour la prochaine mandature. De nouveaux candidats ont été invités à se présenter, afin que les délégués disposent d'un large choix pour la désignation des six membres.

Nous serons heureux de retrouver tous les délégués du CEATL en mai et de souhaiter la bienvenue aux nouveaux.

“Cette année, à Norwich, ils devront notamment préparer l’élection du Conseil pour la prochaine mandature.”



*Le CA, de gauche à droite : Bjørn Herrman, Morten Visby, Lara Hölbling Matković, Kateřina Klabanová, Shaun Whiteside
Photo: Ildikó Lőrinszky*

Lara Hölbling Matković est traductrice littéraire et audiovisuelle de l’allemand et de l’anglais vers le croate et ancienne vice-présidente de l’Association des traducteurs littéraires de Croatie. Profondément engagée dans la promotion de la lecture et de la littérature pour la jeunesse, elle est actuellement secrétaire générale du CEATL.

Grands combats

Œuvrer pour le droit d'auteur

Bjørn Herrman

Le groupe de travail Droit d'auteur a pour ainsi dire ressuscité lors de l'Assemblée générale annuelle du CEATL à Berlin, en 2014. Il existait bien auparavant un groupe de travail sur le droit d'auteur, mais, dans la mesure où tous ses anciens membres avaient quitté le conseil, nous pouvons dire que nous sommes repartis de zéro. À la première réunion à Oslo étaient présents Cécile Deniard (France), Elisa Comito (Italie), Morten Visby (Danemark), ainsi que Kevin Quirk et Bjørn Herrman (Norvège). Depuis, le groupe a continué de s'étoffer, avec la participation d'Anke Stark (Allemagne) pendant un an, et l'arrivée de Gertrud Maes (Pays-Bas), Rafał Lisowski (Pologne) et Heikki Karjalainen (Finlande) : un échantillon représentatif de pays ayant des traditions juridiques et des situations économiques très diverses.

Le groupe échange toute l'année grâce à sa liste de diffusion et se réunit deux fois par an, dont une à l'AG.

Le contrat Amazon Crossing, revu et corrigé

Lorsque nous avons démarré, l'une de nos principales préoccupations

concernait les agissements d'**Amazon Crossing**, la filiale traduction d'Amazon Publishing récemment implantée en Europe, dont les contrats sont soumis au droit luxembourgeois. Différents points nous inquiétaient, notamment le contrat « en un clic », la question du droit moral des traducteurs et le niveau de rémunération. Une série d'initiatives aux échelons national et européen ont abouti à une rencontre avec AmazonCrossing à la Foire du livre de Francfort en 2014, à l'issue de laquelle les clauses de ses contrats ont été modifiées. Preuve s'il en est de l'efficacité de l'action coordonnée !

Le marché unique numérique

Depuis qu'en décembre 2015 Jean-Claude Juncker a lancé l'idée du **marché unique numérique**, la directive sur le droit d'auteur est notre principal axe de travail. Dès le départ, nous avons été très actifs. Notre crainte initiale était que les mesures soient défavorables au droit d'auteur, mais il semble que ce soit, au moins en partie, l'inverse, grâce à l'ajout de plusieurs dispositions. Ainsi, le texte mentionne désormais la nécessité d'une rémunération juste des auteurs, y compris des traducteurs. Par



*Des membres du groupe de travail Droit d'auteur à Oslo
Photo: Eirik Bræk*

ailleurs, les éditeurs se voient soumis à une obligation de transparence, les contraignant à informer régulièrement les auteurs sur l'exploitation de leurs œuvres, et il est prévu un mécanisme d'ajustement des contrats si la rémunération pour une œuvre n'est pas proportionnée aux revenus qu'elle génère (articles 14, 15 et 16). La formulation de l'article 12, qui accorde aux éditeurs un droit à une part de la compensation versée pour l'utilisation d'une œuvre relevant d'une exception ou d'une limitation au droit d'auteur, a causé beaucoup de remous, lorsque la présidence estonienne a souhaité y inclure les dispositifs concernant les droits de prêt public. La Fédération des associations européennes d'écrivains (EWC) la Fédération des éditeurs européens (FEP), et le CEATL ont signé conjointement une pétition demandant

la suppression de cet ajout. À l'heure où nous écrivons ces lignes, la directive est discutée dans le cadre des négociations trilogues, et nous ne pouvons pas influencer sur le débat. (Depuis la rédaction de cet article, la directive a été approuvée par le Parlement européen, NdlR.)

“Preuve s’il en est de l’efficacité de l’action coordonnée!”



Bjørn Herrman est traducteur de l'anglais au norvégien et lauréat d'importants prix de traduction. Ancien président de l'Association des traducteurs littéraires de Norvège, il a joué un rôle crucial dans la campagne des traducteurs de son pays pour de meilleures conditions de travail, Oversetteraskjonen 2006. Il est actuellement coordinateur du groupe de travail Droit d'auteur et vice-président du CEATL.

Bjørn Herrman
Photo: Archives privées

Les Recommandation pour des contrats équitables

Dernier point et non des moindres, les **Recommandations pour des contrats de traduction équitables** du CEATL ont été adoptées à l'AG annuelle de Copenhague en 2018. Nous avons présenté une première mouture de ce texte, appuyée sur l'**Hexalogue** et différents codes des usages nationaux, à l'AG de Barcelone en 2016. Nous avons alors demandé à toutes les associations membres de nous faire part de leurs commentaires. Les retours avaient été si nombreux et les réponses si complexes, qu'il avait été impossible de finaliser les Recommandations pour l'AG de 2017. Après des révisions approfondies, les associations membres ont reçu une version finale qui a été adoptée en 2018. Se contenter de publier les Recommandations sur notre site n'aurait pas été très utile. Le CEATL a donc, depuis, envoyé le texte à d'autres organisations d'auteurs et de traducteurs, et bien sûr à la FEP. Le groupe de travail souhaiterait

en outre inciter les associations membres à organiser d'ici deux ans une manifestation centrée sur leurs situations nationales respectives, pour que les Recommandations deviennent une référence et soient un véritable outil pour tous.

Le groupe de travail et le CEATL n'auraient pu à eux seuls espérer influencer sur un processus comme la directive du marché unique numérique sans la coopération des autres associations d'auteurs. Le travail en réseau a été essentiel. Sans parler de l'énergie nécessaire pour éplucher méthodiquement des centaines de pages de documents officiels indigestes !

Traduire entre « petites » langues *D'une langue celtique à une autre*

Máire Nic Mhaoláin

Y a-t-il une différence entre traduire d'une langue majoritaire vers une autre et traduire entre langues minoritaires, ou encore d'une langue majoritaire vers une minoritaire et vice versa ?

J'ai personnellement traduit, en proportions diverses, du français, de l'italien, du latin, du gallois et à l'occasion de l'anglais vers l'irlandais. En somme, beaucoup de majoritaire vers minoritaire, sans parler de la catégorie à part « langue ancienne vers langue moderne ». Mais j'ai aussi eu quelques expériences de traduction d'une langue minoritaire vers une autre, en l'occurrence du gallois vers l'irlandais.

Tout d'abord, un peu de contexte... L'irlandais et le gallois sont toutes deux des langues celtiques, elles appartiennent à une branche des langues indo-européennes jadis largement présente sur de vastes territoires allant de l'Europe de l'Ouest à l'Europe centrale et parlée aussi loin que l'Ibérie et la Galatie, en Asie Mineure. Mais les langues celtiques ont décliné au profit du latin et des langues germaniques et, à l'époque moderne, malgré la reconnaissance officielle de l'irlandais

et du gallois, l'usage communautaire des langues celtiques reste confiné à quelques régions d'Irlande, de Grande-Bretagne et de Bretagne.

Les langues celtiques ont deux branches. L'irlandais, le gaélique d'Écosse et le mannois (ou manxois, actuellement remis en usage sur l'île de Man, où l'on vient de traduire *Casino Royale* dans cette langue) sont proches et appelés langues celtiques-Q. Le gallois, le breton et le cornique (qui connaît un renouveau en Cornouailles) forment le groupe des langues celtiques-P. Elles sont étroitement reliées entre elles et de façon plus lointaine au groupe des langues celtiques-Q. Le chiffre cinq, par exemple, se dit *cúig* en irlandais et *pump* en gallois.

Des orthographes variées

Je dois dire d'emblée que l'irlandais et le gallois, bien que reliés, sont loin d'être mutuellement intelligibles. Il y a des correspondances de syntaxe et de traits grammaticaux, mais c'est à peu près tout. Les phrases commencent par le verbe, les noms ont deux genres, les adjectifs se placent après le nom;



*Diplômée de la Queen's University de Belfast, **Máire Nic Mhaoláin** a longtemps été éditrice pour la maison d'édition d'État en langue irlandaise An Gúm, à Dublin, où elle travaillait sur des dictionnaires bilingues, des ouvrages de terminologie et des textes éducatifs en irlandais, y compris des traductions. Membre d'honneur et ancienne directrice d'ITIA, elle a effectué un mandat pour le CEATL entre 2012 et 2014.*

Máire Nic Mhaoláin
Photo: Archives privées

il n'y a pas d'article indéfini et les deux langues présentent des mutations consonantiques à l'initiale, dans des configurations presque identiques, mais pas de la même façon. L'irlandais écrit conserve l'initiale d'origine tout en laissant apparaître la mutation, le gallois ne rend visible que la forme mutée. Par exemple, si « cheval » se dit *capall* en irlandais et *ceffyl* en gallois, « mon cheval » se dira *mo chapall* en irlandais mais *fy ngheffyl* en gallois. Les liens d'étymologie peuvent être très profondément enfouis, et rendus encore plus mystérieux par des orthographes très différentes. Oui, *capall* est un peu comme *ceffyl*, mais seulement parce qu'ils viennent tous deux du... latin. L'impression visuelle est aussi très différente. Les lettres *w* et *y*, par exemple, n'existent pas en irlandais mais prolifèrent en gallois, souvent côte à côte (comme dans *gwyrth* et *cywir*), et jusque dans des formes accentuées, *wŷ* et *wŷy*.

L'orthographe galloise apporte un raffinement supplémentaire sous la forme de digrammes, dans lesquels les assemblages *ch*, *dd*, *ff*, *ng*, *ll*, *ph*, *rh*, *th* sont considérés comme des entités qui

possèdent leur propre entrée dans le dictionnaire. Les mots commençant par *ch*, *ff*, *ll* et *rh* ont (ou avaient, autrefois) des entrées de dictionnaire distinctes des mots commençant simplement par *c*, *f*, *l* ou *r*. Ajoutez à cela de possibles mutations consonantiques à l'initiale et vos recherches dans le dictionnaire peuvent virer au cauchemar. J'ai rencontré, jadis, un universitaire qui avait mis au point un algorithme capable de prévoir « avec une certaine fiabilité » la « véritable initiale » des mots gallois. J'aurais dû penser à lui demander son numéro de téléphone...

L'influence de l'anglais

L'irlandais et le gallois sont de plus en plus contaminés par les mots anglais – le gallois davantage, étant donné sa position géographique. (Il m'est arrivé de passer des heures à compulser mon dictionnaire à la recherche d'un *o diar* avant de comprendre que ce n'était qu'une déformation de “oh dear” !)

Les organisations et institutions qui promeuvent la langue irlandaise se sont souvent inspirées des réussites des Gallois pour préserver leur héritage

linguistique. J'ai étudié les langues celtiques à l'université, à Belfast. Par la suite, face à la pénurie de livres pour adolescents en irlandais, j'ai eu envie d'en traduire du gallois. C'est ainsi que, connaissant assez peu le monde littéraire gallois, je choisis un roman jeunesse plus ou moins au hasard et que je me mis au travail.

Le milieu essentiellement rural dans lequel se passait mon premier roman n'était pas très différent de ce qui existait en Irlande, et en cette période prénumérique, il n'y avait pas beaucoup de termes liés à la technologie. On répondait au téléphone, en gallois comme en irlandais, en disant « Hello, Carnan 392 ». J'avais décidé de resituer l'action en Irlande, en changeant les noms propres et les noms de lieux (imaginaires, par ailleurs). Je conservai un seul nom gallois, celui d'un artiste en visite qui devint aussitôt un exotique Gallois.

Le gallois possède une forme familière (au singulier) et une plus respectueuse (au pluriel) pour dire « you ». Mes jeunes personnages gallois utilisaient le pronom pluriel pour s'adresser à des adultes, etc., et le singulier pour la famille et les amis. Or en irlandais, on n'utilise que le singulier (il existe une forme plurielle honorifique à utiliser quand on s'adresse à un homme d'Église, mais c'est tout). Dans le texte gallois, un garçon donnait rendez-vous à sa nouvelle petite amie, au singulier. L'oncle de la jeune fille faisait remarquer que pour deux personnes qui venaient à peine de se rencontrer, ils étaient décidément bien familiers. L'héroïne s'empressait de se défendre (dans la version irlandaise) en disant que plus personne ne

s'inquiétait de « ces choses-là ». Les lecteurs irlandais pouvaient se dire que l'oncle désapprouvait cette amitié, alors qu'en gallois, il était simplement amusé de cette familiarité révélée par le simple emploi du pronom singulier.

Les jurons gallois, du moins dans les textes imprimés, sont toujours légers, alors que dans l'irlandais de tous les jours on peut librement invoquer Dieu ou les saints sans risquer une trop grande familiarité. Dans le roman en question, l'héroïne, craignant de rentrer trop tard chez elle, s'exclamait en irlandais : *Ó, a Mhaighdean Bheannaithe, caithfidh mé imeacht!* (« Oh Sainte Vierge, il faut que j'y aille ! »). J'ai oublié ce qu'elle disait en gallois, mais ce n'était certainement pas cela.

Cette première traduction, que personne ne m'avait commandée, remporta un petit prix et fut acceptée par la maison d'édition pour laquelle je travaillais. Elle finit par paraître en 1989. Grisée par le succès, j'avais entre-temps entrepris de traduire un deuxième roman de la même auteure, Mair Wynn Hughes. Cette traduction parut plus tôt chez un autre éditeur, en 1986. Là, je décidai de laisser l'histoire dans son décor d'origine, où tous les noms gallois et toutes les références au « rugby » et à une « prison ouverte » ajoutaient à l'époque une touche d'exotisme à la version irlandaise.

Plus tard, on me proposa de traduire une petite histoire de Bob Eynon qui racontait le voyage scolaire d'un groupe de petits Gallois en Espagne et qui parut en 1994. Puis j'eus l'occasion de traduire deux courts romans du même auteur, mettant en scène l'inspectrice de police Debra Craig pourchassant des malfaiteurs

jusqu'en Espagne et en Californie. L'action se déroulait à l'étranger, il était donc inutile de relocaliser. Publiés en 1994 et 1996, ces romans avaient été écrits au départ pour des adultes apprenant le gallois, avec une grammaire et un lexique simples que j'ai essayé de rendre dans la version irlandaise.

Je n'ai pas traduit de gallois depuis un moment. On voit passer de temps en temps des textes gallois traduits en irlandais, mais cela demeure quelque chose d'assez rare.

“J’ai rencontré, jadis, un universitaire qui avait mis au point un algorithme capable de prévoir « avec une certaine fiabilité » la « véritable initiale » des mots gallois. J’aurais dû penser à lui demander son numéro de téléphone...”

NOUVELLES D'EUROPE

Ne jamais perdre espoir

Un point sur l'association roumaine ARTLIT

Lavinia Braniște

L'idée d'ARTLIT (Asociația Română a Traducătorilor Literari – Association roumaine des traducteurs littéraires) nous est venue en 2013, lors de notre rencontre avec Andy Jelčić, alors vice-président du CEATL et Peter Bergsma, président de RECIT, qui assistaient tous les deux à un événement organisé par le Goethe Institute, sur l'avenir de la profession de traducteur littéraire en Europe du Sud-est. D'autres événements de ce type devaient suivre, mais pour autant que je me rappelle, celui-ci a finalement été le seul.

Après avoir écouté avec attention nos témoignages et nos questions, Andy Jelčić nous a fortement encouragés à créer une association et nous a livré beaucoup de conseils très utiles. Il existait déjà (et il existe toujours) une branche du Syndicat des écrivains réservée aux traducteurs littéraires, mais nous ne savions rien de leurs activités et avons le sentiment que les modalités d'adhésion n'y étaient pas très claires. Nous avons donc jugé meilleure l'idée de repartir de zéro. La nouvelle association, ARTLIT, a vu officiellement le jour à l'été 2014. Soit vingt-cinq ans

après les événements de 1989. Vingt-cinq ans au cours desquels le marché de la traduction était une jungle, sans régulation d'aucune sorte entre les traducteurs et les maisons d'édition.

Nous avons adhéré au CEATL en 2016. Les autres délégués nous ont tout de suite beaucoup soutenus et encouragés. Je me souviens qu'à l'époque quelqu'un m'avait prévenue : il ne fallait pas que je m'attende à ce que tout cela soit facile. Il faudrait une dizaine d'années avant de voir le travail de l'association porter ses fruits. D'accord, m'étais-je dit, je peux vivre avec ça.

Et pendant quatre ans, nous avons eu de l'énergie et de l'enthousiasme à revendre. Jusqu'à l'entrée en vigueur du nouveau code général des impôts début 2018. Expliquer l'étendue des dégâts que ce code a causés aux travailleurs indépendants, et en particulier à ceux qui étaient rémunérés en droits d'auteurs, n'est pas simple. Mais en voici un bref résumé : jusqu'alors, l'éditeur précomptait l'intégralité des impôts et cotisations sociales, les traducteurs négociant leur rémunération



Lavinia Branîște est autrice, poète et traductrice de l'anglais au français, ainsi que membre fondatrice d'ARTLIT, l'association des traducteurs littéraires de Roumanie.

Lavinia Branîște
Photo: Adi Bulboacă

sur une base nette. Mais à compter de 2018, tout a changé : ces sommes doivent désormais être réglées par les traducteurs eux-mêmes, contraints dès lors de négocier sur la base d'un tarif brut. Autrement dit, dans les faits, les trois euros nets le feuillet (un feuillet roumain équivaut à une tranche de 2000 caractères, avec ou sans espaces selon les éditeurs) en 2017 devenaient trois euros bruts en 2018. Et ceci avec, en parallèle, un doublement du montant des prélèvements. Si bien que nous reversons à présent 45 % de notre revenu à l'État. La Roumanie est le pays européen qui affiche le plus haut taux de retenues sur les revenus du travail en Europe de l'Est. Certains éditeurs ont accepté de revoir les tarifs à la hausse, ce qui ramenait la rémunération brute par page à environ quatre euros. Toujours insuffisant pour compenser l'augmentation des retenues et plus encore pour espérer vivre de la traduction littéraire. Pour qu'une telle chose soit possible, nous aurions besoin d'au moins huit euros par feuillet. En Roumanie, la profession étant trop petite et trop fragile pour des négociations collectives, chaque traducteur négocie ses contrats individuellement.

Depuis les réformes introduites via le nouveau code général des impôts l'année dernière par notre très compétent gouvernement socialiste, notre situation est devenue on ne peut plus délicate. Les traducteurs ont le moral dans les chaussettes, certains ont même quitté l'association, ce qui fragilise encore plus notre situation financière déjà délicate, les adhésions constituant notre seule source de revenus.

En résumé, il y a des hauts et il y a des bas. Et en ce moment, nous sommes dans le creux de la vague. Mais en remplacement des membres fondateurs (dont je fais partie), nous avons élu un nouveau conseil d'administration. Et celui-ci, je l'espère, saura redoubler d'énergie et d'idées en matière de recherches de financement et de stratégies de négociation. Nous avons pour notre part déjà très bien réussi une chose : donner une meilleure visibilité à la profession (mais n'est-ce pas ça le plus facile ?). Grâce à nous, au moins, aujourd'hui, davantage de monde sait que les traducteurs littéraires existent. Et même s'ils continuent à n'offrir que trois euros le feuillet, certains éditeurs ont commencé à mentionner le nom du traducteur en couverture. Dommage que cette couverture, on ne puisse pas la manger...

NOUVELLES D'EUROPE

À l'assaut des moulins à vent

La charge de l'association macédonienne MATA

*Marija Spirkovska
& Kalina Janeva*

L'Association des traducteurs et interprètes de Macédoine (MATA) – anciennement Association des traducteurs de Macédoine – a été créée en décembre 2010 par dix éminents traducteurs et traductrices et universitaires. À cela deux raisons principales : la fragilité d'un métier exercé sans la moindre protection juridique principalement par des travailleurs indépendants, et la professionnalisation dont il doit faire l'objet. La MATA est la première association nationale de traducteurs dont l'objectif est de défendre la profession dans sa globalité en Macédoine.

Car il y a beaucoup à défendre. Exercer ce métier en Macédoine n'est pas de tout repos. Les traducteurs et traductrices y sont confrontés non seulement aux problèmes que rencontrent leurs collègues du monde entier, mais aussi à des difficultés liées à la situation économique et au contexte juridique spécifiques à notre pays.

Tout d'abord, du fait du fort taux de chômage qui sévit en Macédoine, les professionnels, tous domaines

confondus, ont du mal à trouver à s'employer à temps plein et, partant, à faire valoir leurs droits en tant que travailleurs, en particulier le droit à l'assurance maladie et à la retraite. À l'heure actuelle, la loi permet aux traducteurs et traductrices de déclarer leur activité en tant que personne physique ou morale, sans qu'aucun de ces deux statuts ne prenne en compte les spécificités de la situation de free-lance. Pour remédier à cela, des membres de la MATA ont élaboré en 2016 un modèle de statut pour toutes les professions indépendantes, à intégrer dans le nouveau projet de loi sur le Travail. Des représentants de la MATA ont rencontré les ministères du Travail et des Affaires sociales afin de négocier les termes du modèle proposé. Or, l'intensification de la crise politique en Macédoine et le changement de gouvernement qui a suivi ont entraîné la suspension des négociations. Malgré tout, nous ne désespérons pas d'instaurer un jour des conditions d'emploi plus justes pour les indépendants de tous bords et, même si nous ressentons parfois des signes de fatigue, nous ne nous avouons pas vaincus, loin de là.

Le rôle des traducteurs

Il faut dire aussi que, très souvent, la situation est aggravée par l'attitude des traducteurs eux-mêmes. Ils sont nombreux à ne pas connaître leurs droits et leurs moyens de se protéger, n'ont aucune considération pour les pratiques professionnelles, acceptent de travailler sans contrat ou encore refusent de reconnaître leurs limites en acceptant de traduire des sujets qu'ils ne maîtrisent pas. Qui plus est, nombreux sont ceux qui refusent de s'impliquer dans des actions pour l'amélioration de leurs propres conditions de travail et de s'engager dans des activités qui, même si elles n'offrent pas de bénéfices immédiats, contribueront à plus long terme à améliorer le statut des traducteurs. La MATA, en particulier, se bat pour mobiliser ses maigres troupes, dont une forte proportion reste passive et dont l'immense potentiel demeure inexploité. De ce fait, de nombreux projets de l'association sont continuellement remis à plus tard.

Toutefois, si l'on considère les conditions d'exercice du métier sur le marché macédonien de la traduction, on peut comprendre que les bénéfices immédiats soient une préoccupation forte. Ces dernières années, on a assisté à une chute sans précédent des tarifs de traduction, due à la fois à la concurrence déloyale exercée par des traducteurs amateurs, à des projets gouvernementaux de traduction douteux mais de grande ampleur ainsi qu'à l'empressement d'autres professionnels des langues à traduire de la littérature à des tarifs bien inférieurs à ce que la profession recommande. La multiplication des formations universitaires à la traduction dans les langues majoritaires

comme l'anglais et l'allemand n'a fait qu'aggraver le problème.

Encourager les jeunes

En outre, le marché de la traduction en Macédoine est particulièrement fermé aux jeunes traducteurs. Il semble qu'ils aient beaucoup de mal à décrocher leur premier contrat, surtout en littérature. En effet, le marché est réduit, les éditeurs financent rarement les traductions eux-mêmes et s'appuient sur des aides extérieures qui exigent d'eux qu'ils fassent appel à des traducteurs expérimentés. C'est pour cela que la MATA et la délégation de l'UE en Macédoine ont créé en 2013 le prix Babylon du Jeune traducteur, qui a depuis contribué à faire connaître plus d'une douzaine de jeunes traducteurs littéraires. Ce prix s'adresse à des



Gustave Doré, illustration pour le Don Quichotte de Miguel de Cervantès, 1863

étudiants en traduction ou à de jeunes professionnels de moins de 26 ans. Plus important encore, et à la différence des autres prix que nous connaissons, Babylon accepte toutes les combinaisons linguistiques, de langues sources multiples (à la condition qu'elles soient parlées dans l'UE) vers de multiples langues cibles (à la condition qu'elles soient parlées en Macédoine) et octroie un prix distinct pour chaque langue cible candidate. La cérémonie de remise a lieu traditionnellement le 26 septembre, lors de la Journée européenne des langues.

“Nous sommes particulièrement fières de l’engagement bénévole de nos membres et groupes de travail”

Toujours pour aider les futurs professionnels de la traduction, nous avons mis en place ces deux dernières années un programme de tutorat en collaboration avec la Faculté de philologie Blaže Koneski de Skopje. Dans ce cadre, les étudiants ont l'occasion de pratiquer la traduction sous la supervision d'un traducteur ou interprète expérimenté, ce travail pouvant être validé dans le cadre de leur stage. À la

différence des stages proposés en agence de traduction, cette formule leur permet de bénéficier d'un suivi personnalisé de la part de professionnels free-lance aguerris, choisis en fonction de leur domaine de spécialité pour correspondre au domaine de prédilection de l'étudiant.

Les conférences internationales pour traducteurs et interprètes que la MATA organise depuis six ans comptent parmi nos plus belles réussites dans le domaine de la promotion de nos métiers. L'édition 2018 portait exclusivement sur la traduction et l'interprétation judiciaires mais l'an prochain nous couvrirons à nouveau divers domaines, dont la traduction littéraire.

Coopération

Enfin, la MATA s'est rapprochée de plusieurs réseaux professionnels et a conclu des partenariats à l'échelle européenne et mondiale. Elle est désormais membre du réseau **TermNet** et organisation partenaire de **l'IAPTI** (Association internationale des traducteurs et interprètes professionnels) ainsi que du **CEATL** (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires). La MATA entretient aussi des relations étroites avec l'Association macédonienne des éditeurs en langue macédonienne, avec l'Association croate des traducteurs littéraires, l'Association croate des interprètes professionnels judiciaires et l'Association serbe des traducteurs et interprètes judiciaires. La MATA est la première et la seule association macédonienne à représenter les traducteurs de cette façon et à entretenir ces liens importants. Nous sommes particulièrement fières de l'engagement bénévole de nos membres

et groupes de travail, d'autant plus que les résultats obtenus l'ont été sans autre financement que les cotisations modiques de nos membres, sans infrastructure ni salariés permanents. En résumé, même si la charge de travail est actuellement portée par une poignée de membres dévoués, qui ont parfois l'impression de se battre contre des moulins à vent étant donné le peu de ressources humaines, matérielles et financières dont ils disposent, ceux-ci peuvent se féliciter de tout le travail accompli : efforts pour faire évoluer le cadre légal du travail indépendant, mise en place du prix

Babylone, programmes de tutorat et conférences internationales toujours plus nombreuses. Les membres actifs de la MATA ont conscience de semer des graines pour le bénéfice des générations futures. Les obstacles sont nombreux, ils peuvent paraître insurmontables mais il faut bien que quelqu'un fasse voler en éclat les murs qui nous séparent. Car c'est véritablement cela, la plus belle mission de la MATA, faire avancer la profession en faisant bouger les lignes : car nous ne sommes pas des concurrents, nous sommes une communauté.

Kalina Janeva, traductrice d'anglais et d'italien en macédonien, est membre actif de MATA, l'Association des traducteurs et interprètes de Macédoine. Elle poursuit actuellement un MA en Littératures anglaises et théorie littéraire à l'université Albert Ludwig de Fribourg en Allemagne, où elle travaille comme assistante de recherche et tutrice.

Marija Spirkovska traduit de l'anglais vers le macédonien et vice-versa. Active au sein de l'association MATA et lauréate en 2014 du concours Babylone du jeune traducteur, elle prépare actuellement un doctorat en Littérature anglophone à Giessen (Allemagne).



Association des traducteurs de la République de Macédoine

Асоцијација преводчијков Република Македонија

马其顿共和国翻译员协会

Translators Association of the Republic of Macedonia

اينودقم ٲيرومجم يف نيمجرتمل اٲيعمج

Здружение на преведувачи на Република Македонија

Dreaming Murakami

Un pont entre langage et imaginaire

**Nitesh Anjaan &
Juliane Wammen**

Lorsque la traductrice danoise Mette Holm se met à traduire *Écoute le chant du vent*, le premier roman de l'écrivain japonais Haruki Murakami, une grenouille de deux mètres apparaît à une station de métro de Tokyo. La Grenouille suit la traductrice, déterminée à l'engager dans son combat contre le gigantesque Ver, qui s'éveille lentement d'un profond sommeil, prêt à semer la haine pour détruire le monde.

Tel est le point de départ du documentaire *Dreaming Murakami*, tourné en 2017 par le réalisateur danois Nitesh Anjaan. Dès lors, le film brosse un portrait onirique, poétique et attachant de l'œuvre mondialement connue de Murakami, mais aussi et surtout de Mette Holm et du processus qui s'engage quand une traductrice littéraire plonge dans l'univers de son auteur et part en quête de la traduction (presque) parfaite.

Rendre visible la traduction littéraire

Mais comment restituer ce processus extrêmement intime par le biais d'un récit et d'images animées ? Comment rendre la traduction littéraire visible

et intéressante dans un film, forme artistique apparemment si éloignée ?

Passer de la littérature au cinéma sans compromettre l'un ni l'autre, tel est le défi que s'est lancé le jeune réalisateur. De plus, Anjaan a souhaité donner un aperçu de l'univers fantastique de Murakami et du monde de sa traductrice danoise, qui ont tous deux été une source d'inspiration pour lui depuis sa rencontre avec Mette Holm il y a sept ans.

« La réalisation d'un tel film est bien sûr influencée par des considérations à la fois pratiques et artistiques, et j'ai travaillé dessus, soit directement, soit par des chemins détournés, pendant environ deux ans. Au début, j'avais vraiment peur de ne pas parvenir à montrer à quel point je trouve le travail de Mette fascinant. En effet, comment rendre l'acte de traduire intéressant ? »

Une grenouille géante qui parle japonais

C'est alors qu'est apparue l'idée d'une grenouille de deux mètres qui parle japonais et suit la traductrice à la trace. Avec cette idée en tête, Anjaan a commencé à écrire la trame d'un film

qui tourne autour du travail de Mette Holm tandis qu'elle traduit le premier roman de Murakami, mais qui évolue également dans l'univers parallèle situé entre la réalité immédiate de la traductrice et le monde imaginaire dans lequel elle pénètre en traduisant un conte envoûtant. Lorsqu'il écoutait Mette Holm parler des ouvrages qu'elle a traduits, Anjaan avait en effet l'impression qu'il s'agissait moins de livres que de mondes qu'elle avait visités. Voilà l'idée qu'il voulait transposer dans le film.

« Avec mon équipe, nous n'avons cessé d'ajuster le cap à mesure que nous nous faisons une idée plus claire de la direction que prenait l'histoire. À vrai dire, nous ne savions pas vraiment comment elle allait se terminer jusqu'à la toute dernière semaine de montage, ce qui a naturellement suscité une légère anxiété. Mais je m'habitue à cette méthode de travail qui consiste à improviser pendant le tournage, puis à développer et structurer le matériau obtenu pour lui donner une forme différente. »

“un portrait onirique, poétique et attachant”

Sans oublier le chat

De ce point de vue, Anjaan estime que Mette Holm et le reste de la distribution – d'autres traducteurs de Murakami, des amis, des éditeurs, sans oublier le chat de Mette – ont à bien des égards contribué à façonner le film, qu'ils sont véritablement le film. Mais en tant qu'auteur, c'est

bien sûr le metteur en scène – et son équipe – qui a le dernier mot.

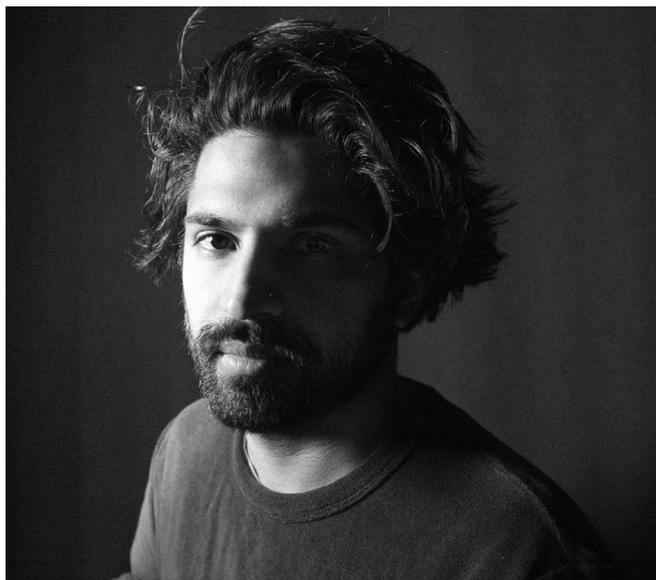
« Heureusement, Mette a été très agréablement surprise en découvrant le résultat final. D'après elle, nous avons perçu quelque chose de sa vie et de son travail qui ouvre de nouvelles questions et de nouvelles perspectives sur le processus de traduction de la grande littérature. Dans l'ensemble, nous avons eu beaucoup de réactions de traducteurs – y compris d'autres traducteurs de Murakami – qui se sont sentis reconnus et inspirés par ce film. Cela me touche beaucoup, car je voulais vraiment mettre en lumière la figure du traducteur, qui est souvent éclipsée par celle de l'écrivain qu'il traduit.

De même, je me réjouis plus que de raison quand le film trouve un écho auprès d'un public japonais. Je ne parle ni ne comprends le japonais, et cela a été un vrai défi d'obtenir des dialogues qui soient corrects dans cette langue, mais également vivants et adaptés au style du récit. J'aurais voulu que Dreaming Murakami soit danois aux yeux des Danois et japonais aux yeux des Japonais. Pour que le film soit en quelque sorte suspendu dans cet espace (invisible, intangible) entre les réalités géographiques et linguistiques où se situent les bonnes traductions littéraires. Le film sortira au Japon à l'automne et j'ai hâte de voir la réaction du public. »

Perfectionnistes passionnés

Selon Anjaan, il existe de nombreux parallèles entre son travail de cinéaste et celui de Mette Holm :

« Pour moi, c'est une perfectionniste passionnée. Par égard pour le lecteur, mais aussi bien sûr pour sa propre satisfaction professionnelle, elle se donne beaucoup



Nitesh Anjaan est un cinéaste et écrivain danois installé à Copenhague. Son premier film en tant que réalisateur, *Far from Home*, a été dévoilé en 2014 au festival CPH:DOX et a remporté le prix du Meilleur premier documentaire au *Mumbai International Film Festival*. Son premier roman, *Kind of Blue*, a été publié au Danemark en 2016. Nitesh Anjaan étudie actuellement à la *National Film School of Denmark*. *Dreaming Murakami* a été produit par *Final Cut for Real* et a fait partie de la sélection officielle de l'IDFA en 2017.

Nitesh Anjaan
Photo: Michella Bredahl

de mal pour que la forme et le fond s'accordent de façon aussi harmonieuse que possible. C'est une attitude à laquelle je m'identifie totalement. »

Le réalisateur – et la majeure partie de son équipe – s'identifie également aux conditions de travail de la traductrice : le nombre de jours, de mois, d'années consacrés au travail individuel, dans un isolement quasi complet, et dont les lecteurs ou les spectateurs n'ont pas idée.

« Mais ce n'est pas un isolement négatif. Je préférerais employer le mot anglais "solitude" pour exprimer ce sentiment, car nous n'avons pas d'équivalent en danois. Une sorte d'isolement protecteur. »

Anjaan perçoit Mette comme une sorte de médium, une personne capable d'appréhender des choses qu'il ne comprend pas – en l'occurrence, des caractères japonais – et de les recréer, de les transformer en phrases compréhensibles. Ces phrases engendrent des univers, donnent au

lecteur la possibilité de rencontrer toutes sortes de personnages et de les suivre dans des histoires propres à les émouvoir et à les inspirer, à les distraire et à les éclairer. Selon Anjaan, lire les traductions des livres de Murakami et d'autres grandes œuvres permet aux lecteurs que nous sommes de parcourir le monde et de découvrir des lieux dont nous n'aurions pas connaissance sans la littérature, mais aussi de voyager en nous-mêmes et de réfléchir à notre propre vie.

La puissance de l'imaginaire

Le fantastique est assez présent dans *Dreaming Murakami*, ce qui le démarque des documentaires classiques. Mais pour le réalisateur, c'est un élément important compte tenu du sujet traité.

« Je crois profondément au pouvoir de la narration. Ce que nous sommes amenés à croire en lisant de la littérature ou en regardant un film contribue énormément à notre capacité à imaginer notre propre univers et à nous souvenir de notre propre



**Image tirée de Dreaming Murakami.
Final Cut for Real/Agapi Triantafyllidis**

existence. Nous sommes ici, dans ce monde, et nous sommes des créatures capables de ressentir et de réfléchir. Nées avec un don extraordinaire : le pouvoir de l'imaginaire. Mon but était de tendre un pont entre le langage et l'imaginaire. En interne, j'utilisais le concept de "documentaire de l'imaginaire" pour mon travail sur Dreaming Murakami. C'est une façon d'affirmer que les choses qu'on imagine en lisant sont aussi réelles que ce qu'on appelle d'ordinaire la réalité, à savoir le monde physique et social. Car c'est ce que je ressens personnellement : les choses que je vis et que j'éprouve en lisant de la bonne littérature sont souvent plus vraies et plus réelles que le monde étrange et absurde qui défile devant ma fenêtre ou sur Internet. »

À un niveau d'ambition plus modeste, Anjaan se réjouit lorsque des spectateurs lui confient qu'ils n'avaient jamais pensé à la traduction littéraire avant de voir son film.

« L'idée que des gens aient passé leur vie à lire de la littérature issue de

langues étrangères sans jamais penser à la personne qui a écrit et reformulé tous ces mots. Qu'ils prennent soudain conscience d'une chose qui a joué un rôle si crucial et pourtant invisible dans leur vie, depuis qu'on a commencé à leur lire des histoires lorsqu'ils étaient enfants et que la littérature du monde s'est mise à façonner leur imaginaire. »

Enfin, Anjaan se sent encouragé et récompensé de ses efforts lorsque son film donne à des lecteurs ou à des traducteurs de Murakami l'impression de mieux comprendre les œuvres de l'auteur japonais, voire de se retrouver à l'intérieur d'un de ses livres.

« Et c'est merveilleux que des gens qui n'ont aucun lien avec Murakami ni avec la traduction littéraire semblent retirer quelque chose de ce film. Car c'est la toute première question que je me suis posée : comment rendre le thème de la traduction pertinent et intéressant ? Je veux dire aussi pertinent et intéressant que me semblait le travail du traducteur littéraire quand nous avons commencé, un sentiment qui n'a fait que se renforcer pendant la réalisation de Dreaming Murakami. »

Les défis qui attendent Marije de Bie

*Entretien avec la nouvelle directrice de
la Maison des traducteurs d'Amsterdam*

*Hanneke van der Heijden
& Gertrud Maes*

Située dans une zone résidentielle, proche d'œuvres de Rembrandt, de Van Gogh et d'artistes contemporains, mais à l'écart de l'effervescence touristique qui règne à l'entrée des musées, *la Maison des traducteurs d'Amsterdam* accueille des traducteurs travaillant sur des textes néerlandais. En septembre dernier, Marije de Bie a succédé au traducteur littéraire Peter Bergsma, qui était à la tête de la résidence depuis 1997. Par une journée pluvieuse de décembre, alors que les préparatifs pour les « *Journées de la traduction* » annuelles battaient leur plein, Marije de Bie nous a livré ses impressions sur le paysage éditorial néerlandais et les enjeux de la traduction.

Les langues, la littérature et la traduction occupent une place centrale dans la vie de Marije de Bie (1977) depuis ses études dans le département de latin et de grec classique à l'université d'Amsterdam, où « l'approche est très philologique ». Son diplôme en poche, elle a enseigné les lettres classiques au lycée pendant plusieurs années, avant de faire un mastère d'édition à Oxford, et de poursuivre sa carrière à Amsterdam, où elle a travaillé dans

deux grandes maisons d'édition. Là, elle a eu l'occasion de collaborer avec des traducteurs étrangers d'auteurs néerlandais et avec des traducteurs néerlandais d'auteurs étrangers. Lasse du rythme de lecture effréné devenu courant dans le monde de l'édition, elle s'est résolue à démissionner pour postuler à la direction de la Maison des traducteurs, et retrouver le temps de lire. « La Maison des traducteurs dispose de cinq chambres et c'est moi qui accueille les résidents. Mon nouveau poste semble combiner tous les avantages des métiers de professeur et d'éditeur. Les rencontres avec des traducteurs venus de toute l'Europe, la possibilité de discuter avec eux de leur travail et d'échanger sur la littérature flamande et néerlandaise : tout cela augure d'un rapport plus réfléchi et plus profond avec les textes. »

Fournir aux résidents un accompagnement littéraire, linguistique et pratique ne constitue qu'une partie du travail de Marije de Bie. Elle est aussi employée à la Fondation néerlandaise des lettres, l'établissement qui chapeaute la Maison des traducteurs, dont elle contribue



Marije de Bie inaugure les Journées de la traduction à Amsterdam en décembre 2018
Photo: Chris van Houts

à élaborer la politique. Quels sont les enjeux de la traduction aujourd'hui ?

Un besoin urgent de jeunes traducteurs

La Vertalerhuis d'Amsterdam reçoit des traducteurs venant de toute l'Europe et du reste du monde. En 2018, elle a accueilli 50 traducteurs de 22 nationalités différentes. Mais, si la variété linguistique était au rendez-vous, l'âge des résidents était d'une homogénéité remarquable : les traducteurs plus âgés pouvant se prévaloir d'une longue expérience étaient largement majoritaires par rapport aux jeunes débutants. « Cette sous-représentation s'explique en partie par la situation personnelle des jeunes traducteurs, qui souvent ne peuvent pas se permettre d'abandonner famille et emploi pour un séjour d'un mois ou deux à Amsterdam, et en partie par les critères de sélection, plus aisés à remplir quand on est un professionnel aguerri. Nous envisageons de les revoir. » Ce petit nombre pourrait

également être dû à la pénurie de jeunes traducteurs. Une étude récente révèle que la moitié des traducteurs de littérature néerlandaise ont aujourd'hui plus de 55 ans. « Recruter la relève sera l'une de nos principales missions. Aux Pays-Bas, mais aussi partout en Europe, peu de jeunes décident de se lancer dans une carrière de traducteur littéraire. » Les programmes comme *The Chronicles* et *de Vertalersfabriek*, où des professionnels expérimentés guident leurs confrères et leurs consœurs débutant dans le métier, font partie des moyens mis en œuvre par la Maison des traducteurs pour améliorer la situation.

Soutenir le marché littéraire

La question du renouvellement n'est pas la seule tâche qui attend la directrice. « Le marché du livre a subi de gros bouleversements ces dernières années. Dans ce contexte, il est devenu vital d'encourager les éditeurs à continuer de publier des traductions et à préserver la place de la littérature étrangère

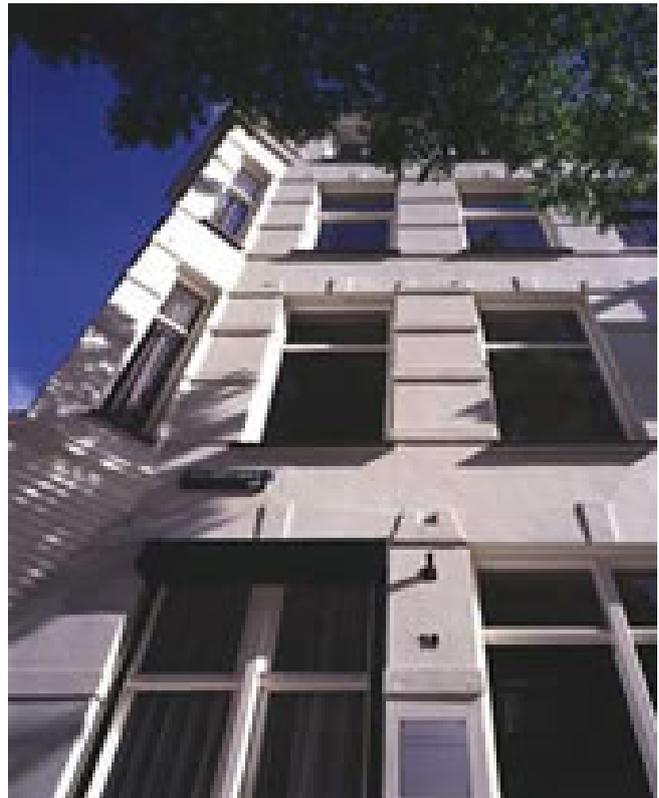
dans la production nationale. Devant la baisse du nombre de lecteurs, les éditeurs aux Pays-Bas et ailleurs ont tendance à considérer que l'achat et la traduction de livres étrangers représentent un coût trop important. »

« Par ailleurs, les traducteurs peuvent encore faire beaucoup pour renforcer leur propre position et la place de la traduction sur le marché. »

Marije de Bie propose plusieurs pistes pour soutenir les traducteurs et les éditeurs. « En premier lieu, la Fondation néerlandaise des lettres offre des bourses aux traducteurs ainsi qu'aux éditeurs : les éditeurs du monde entier désireux de faire découvrir des auteurs néerlandais dans leur pays peuvent demander une **bourse de traduction**. La Fondation s'efforce en outre de veiller à la **qualité des traductions littéraires** du et vers le néerlandais. Ensuite, nous organisons des ateliers de traduction, des réunions et des formations, en collaboration avec différents partenaires. Cette année, j'espère parler aux maisons d'édition, aux organisateurs de diverses initiatives

existant déjà dans le domaine de la traduction, et à d'autres acteurs du monde littéraire. Mais j'espère aussi organiser des rendez-vous informels, notamment un cocktail mensuel. Il faut élaborer un programme commun. »

« Par ailleurs, les traducteurs peuvent encore faire beaucoup pour renforcer leur propre position et la place de la traduction sur le marché. Leur connaissance de la littérature de leur culture source est un atout précieux pour l'éditeur. Lorsque je travaillais dans l'édition, j'ai énormément appris des traducteurs qui pouvaient entre autres me renseigner sur la réception de "leurs" livres dans le pays d'origine de l'auteur. Non seulement ces échanges



La Maison des traducteurs d'Amsterdam
Photo: Gerhard Jaeger

m'ont permis d'aiguiser ma réflexion, mais ils m'ont fourni des arguments



Il y a quelques années, **Gertrud Maes** a troqué la cuisine française contre la littérature française. Après une licence en Langue et culture françaises et un master en Sciences de la traduction à l'université d'Amsterdam, elle a participé à la **Fabrique européenne des traducteurs littéraires** et commencé à travailler comme traductrice littéraire. Au printemps 2018, elle a été distinguée par une nomination au **Elly Jaffé Stipendium**, un prix qui récompense les traducteurs les plus prometteurs au cours des cinq premières années de leur carrière.

Gertrud Maes
Photo: Martin Waalboer

que je pouvais utiliser, notamment pour proposer un titre à l'éditeur. Si les traducteurs étaient plus conscients de ce qu'ils peuvent apporter, cela renforcerait leur position vis-à-vis de l'éditeur. Apprendre aux nouvelles générations à se présenter et à mettre en valeur leur connaissance de la langue et du paysage littéraire est l'un des objectifs d'un programme comme *de Vertalersfabriek*. »

La question de la diversité

Une **lettre ouverte** publiée l'an dernier dans l'un des principaux journaux néerlandais illustre bien le troisième enjeu. Les directeurs de la Fondation néerlandaise des lettres et d'autres institutions culturelles s'engageaient à mettre en place une politique plus inclusive, aussi bien en ce qui concernait le recrutement du personnel que l'évaluation des demandes de bourse et les encouragements apportés aux artistes émergents. « Nous voulons que la diversité apparaisse comme une évidence. Nous voulons que toutes les histoires soient racontées et que toutes soient entendues », déclaraient les

signataires. « Ce manifeste ouvre un vaste champ de réflexion et de débat, ajoute Marije de Bie. Et la traduction, qui après tout est le domaine par excellence de l'échange culturel, est intéressée au premier chef. Du point de vue des origines ethniques, la profession reste très uniforme. Cela devrait-il changer ? Et, le cas échéant, comment encourager la diversité ? Comment rendre le métier de traducteur plus attractif pour des gens ayant des racines culturelles différentes ? Si nous engageons une réflexion sur le sujet, il faut aussi se demander dans quelle mesure des origines spécifiques pourraient représenter un avantage, voire un prérequis, pour traduire certaines œuvres littéraires situées dans un environnement particulier. Toutes ces questions sont nouvelles pour la Fondation, et méritent d'être discutées. Même si ce n'est pas toujours facile, nous devons réfléchir à notre position et à notre rôle dans ce débat. »

La « clic-liste » du CEATL

Des liens vers le monde de la traduction

Éloge de la lenteur en traduction

« Le consensus (chez les traducteurs comme chez les éditeurs et les lecteurs) serait apparemment que plus on traduit, plus vite on traduit », écrit Ros Schwartz, traductrice littéraire réputée de l'anglais et ancienne présidente du CEATL. Elle a demandé à un certain nombre de traducteurs chevronnés s'ils avaient une formule pour calculer leur vitesse de traduction, et s'ils avaient l'impression de devenir plus rapides avec l'expérience. Vous pouvez lire leurs réponses dans cet [article](#), un plaidoyer en faveur de la lenteur.

Rêver Murakami chez vous

Plus d'informations sur le documentaire de Nitesh Anjaan *Dreaming Murakami*, y compris un lien pour visionner le film, un communiqué de presse, des captures d'images et des renseignements pour ceux qui veulent acquérir ou louer le DVD.

Les traducteurs sont une perte de place

Une [vidéo](#) minimaliste réalisée par Erik Skuggevik et Iver Grimstad pour l'Association des traducteurs



Mette Holm dans *Dreaming Murakami*. *Final Cut for Real*

littéraires de Norvège (et qui leur a valu de remporter le deuxième Concours international de vidéos du CEATL « [Spot the translator](#) »). Surtout, regardez-la jusqu'au bout !

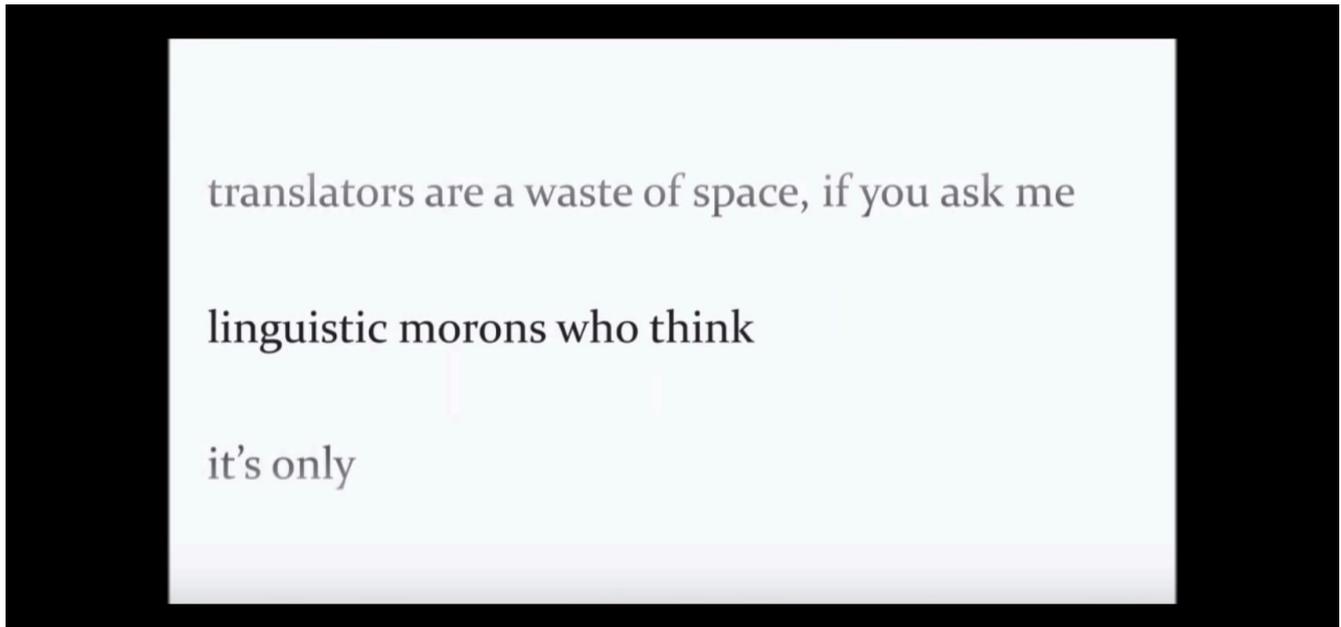


Image tirée de la vidéo d'Erik Skuggevik et Iver Grimstad

Les recommandations du CEATL pour des contrats équitables

En septembre 2018, le groupe de travail Droit d'auteur du CEATL a publié une série de **recommandations pour des contrats équitables**, applicables dans toute l'Europe. Ce texte, résultat de plusieurs années de travail, reprend et développe le précédent Hexalogue du CEATL (ou « les Six Commandements du fair-play en traduction littéraire »),

ainsi qu'une **annexe sur les contrats dits de « louage d'ouvrage »**.

Enfin, dans **cet article**, Gertrud Maes, membre du groupe de travail Droit d'auteur du CEATL, apporte des précisions sur ce texte, ses origines et ses objectifs.

Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires ([CEATL](#)), qui compte deux numéros par an en anglais et en français.

Comité de rédaction :

Hanneke van der Heijden
Anne Larchet
Juliane Wammen

Coordination de l'édition en français :

Valérie Le Plouhinec

Mise en pages :

Róisín Ryan
ryan.roisin2@gmail.com
roryan.com

Webmestre :

David Kiš

Distribution:

Valérie Le Plouhinec

Traduction en français :

Nathalie Bru, Valérie Julia, Karine Lalechère, Anne le Bot & Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, cliquer [ici](#)
Pour se désabonner, cliquer [ici](#)

La rédaction se réserve le droit d'éditer tout matériau qui lui serait proposé. Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Le CEATL, *Contrepoint* et leurs représentants n'assument aucune responsabilité collective ni individuelle pour les services d'agences ou de personnes qui feraient paraître annonces ou publicités dans les pages de cette publication. Notre bonne foi ne s'accompagne d'aucune garantie tacite ou implicite.